

un voyage dont personne ne...

La visite d'une escadre française

A CRONSTADT EN 1924

Malgré d'insupportables longueries, comme dans tous les romans anglo-saxons, ce dernier récit est vraiment un petit chef-d'œuvre d'esprit, d'ironie, de philosophie paradoxale, parfois aussi de lyrisme léger et aimable, d'émotion discrète et pénétrante, un de ces livres exquis qui laissent l'impression d'une œuvre à la fois puissante et légère, substantielle et facile, et le désir de les relire le plus tôt possible. Ah! s'il n'y avait pas ces horribles lenteurs anglaises!... Et quel cadre exquis pour un conte philosophique, que ce monde délicieux des petites principautés allemandes du temps jadis!

L'escadre française, commandée par le capitaine Le Coupé, était composée de la frégate l'Aréthuse et de trois corvettes l'Églie, la Seine et la Salamandre. Elle arriva à Cronstadt le 5 juin. Le commandant de la flotte russe, un ancien officier anglais, l'amiral Krone, et le commandant du port, l'amiral Mor, envoyèrent aussitôt leurs aides de camp à bord de l'Aréthuse pour saluer le commandant de la division française.

Comme le drapeau français flottait pour la première fois dans les eaux de la Baltique et que depuis 1877, les vaisseaux français et russes ne se saluaient plus mutuellement, l'adjoint de l'amiral Krone était chargé de demander au commandant français si celui-ci avait l'intention de saluer le drapeau russe. Il répondit par l'affirmative et ajouta que la question de l'officier russe lui servait de garantie qu'il lui serait répondu par un salut pareil au sien; mais, pour s'en convaincre avec plus de sûreté, il envoya un de ses officiers à l'amiral russe.

invités à dîner au palais de Pavlovsk chez l'impératrice, douairière, qui les charmait par son affabilité et leur rappela, entre autres choses, que lors du voyage à Pétersbourg, elle fit avec son mari, alors héritier du trône, le nom de comtesse du Nord, elle avait en l'occasion de visiter Brest, Cherbourg et d'autres ports français. Dans la soirée, il leur fut offert dans ce même palais un bal, où les marins ne cessèrent d'attirer l'attention générale.

La relation de ce voyage se trouve dans un volume assez peu connu, intitulé: Mémoires pittoresques d'un officier de marine, par F. Leconte. Ce marin était embarqué sur l'Aréthuse. Voici quelques passages relatifs à son voyage en Russie.

Pendant les jours que je passais à Saint-Petersbourg, on pendant ceux où le service me retenait à Cronstadt, dit l'auteur de ces lignes, j'avais de fréquentes occasions de voir ou d'entretenir un grand nombre de Russes de distinction. Il en venait en effet beaucoup visiter l'Aréthuse, qui avait un grand renom d'élégance et de bonne tenue; d'autant plus que l'on avait sous les yeux un terme de comparaison dans les vaisseaux et frégates russes, qui étaient fort en arrière, tant sous le rapport de l'installation que sous celui de la tenue de l'équipage. Nous recevions les visiteurs de notre mieux et souvent nous en gardions à dîner. En général, ils affectaient tous un grand libéralisme, ils étaient avides de la lecture de nos journaux constitutionnels qui étaient interdits dans tout l'empire et qu'ils recevaient clandestinement par la voie de mer. Rien n'égalait l'enthousiasme qu'ils témoignaient pour le général Foy et pour Mannel qui venait récemment d'être expulsé de la Chambre des députés...

les hommes, étaient d'un côté et les femmes d'un autre; les petits pains de seigneur furent exclusivement servis et la cuisine, fort peu de mon goût, sentait le Tartare à plein nez. La famille de l'amiral, parmi laquelle il y avait des jeunes femmes et des demoiselles, parlait le français. Là, je remarquai un usage russe, dont on m'avait parlé, toutes les fois qu'un cavalier baisa la main d'une dame, celle-ci lui présente la joue, ou plutôt la bouche. Manquer à cette douce réponse serait une impolitesse. Baiser la main était, je crois, un acte d'une grande familiarité. Ni mes camarades ni moi nous n'osâmes solliciter de cette façon le doux baiser d'une jolie bouche; je crois cependant que nous eussions pu le faire sans avoir lieu de nous en repentir.

Et ce trait encore: Nous remarquâmes avec peine que les officiers de marine au-dessous du grade de capitaine de vaisseau n'étaient pas regus en société et qu'ils ne jouissaient d'aucune considération. Cependant un officier faisait exception, c'était M. Georges Krone, fils de l'amiral; il était lieutenant dans la marine anglaise et venait de prendre du service en Russie.

LES

CHIENS-SOLDATS.

Aux grandes manœuvres qui vont commencer dans le Nord, on parle d'expérimenter de nouveaux chiens de guerre.

Voilà donc celui qu'on appelle de meilleur ami de l'homme, enrégimenté, non pas en troupes régulières, comme dans l'antiquité, par exemple, où on vit les lévriers sloughs de Cyrus donner la chasse aux guerriers lydiens et les mettre en déroute, mais à titre auxiliaire, comme éclaireurs, sentinelles, ou porteurs de dépêches.

En 1890, le service des chiens dans l'armée française fut essayé déjà et donna des résultats utiles: on dit que, cette année, on l'expérimenta de plus près encore, et qu'il pourrait bien être définitivement accepté. Le chien, en effet, avec son flair aigu, sa méfiance instinctive, la finesse de son ouïe, sa sensibilité nerveuse, peut devenir pour les soldats un vaillant compagnon, un collaborateur dévoué.

Il est la sentinelle la plus éveillée, la plus vigilante qu'on puisse rêver. Il a la perception, à grande distance, des bruits les plus vagues: son oreille les entend, alors que celle de l'homme ne les soupçonne même pas.

vement du corps, il se contente alors d'aboyer (en dedans), et seul le tressaillement de ses flancs, qu'accompagne un grognement imperceptible, révèle que notre ami, ainsi que la Dorine de Tartuffe, se «parle à lui-même».

Ce service d'éclaireur n'est pas le seul qu'on demande à la race canine; il en est un autre plus délicat, moins en rapport avec la nature de l'animal, auquel on a plus de mal à le rompre; c'est le transport des dépêches et même des munitions.

La difficulté, c'est de lancer le chien d'un point à un autre, sans guide, confié à lui-même, pour établir, par exemple, une communication régulière entre l'état-major et les avant-postes.

Le chien est réfractaire à cette mission souvent délicate; on a peine d'abord à la lui faire accepter, ensuite à la lui faire exécuter avec la correction et la sûreté nécessaires.

Dame, le brave ami est gai, bon enfant, d'humeur sociale; il aime à causer avec ses congénères, s'il en rencontre chemin faisant, et si, par hasard, le camarade est «une camarade», la tentation est plus vive encore; le chien, qui est d'humeur galante, peut avoir des distractions, être oublieux de ses devoirs et courir la prétentaine, au grand risque des dépêches.

Et bien! c'est question d'exercice, simple question de dressage. Au bout de quelques mois, il n'y a plus de crainte à avoir si le courrier a été mis entre des mains habiles, et les dépêches sont portées en toute sécurité.

Toutefois il est un chien qu'on ne peut guère employer à ce service si important et c'est vaillant domage, car ses aptitudes en feraient le meilleur auxiliaire: c'est du chien de chasse—mieux encore du chien d'arrêt—dont nous voulons parler.

Celui-là, en effet, est intelligent, facile à dresser, muet, ayant l'odorat le plus fin et la vigilance la plus aiguë; mais il a la passion de la chasse et n'y résiste guère: un perdreau, un lièvre levés en route suffiraient pour le détourner. Alors adieu la dépêche, au diable la mission: il ne saurait résister et, irait quand même, où son instinct le pousse, plus soucieux du gibier que du devoir professionnel.

En France, on emploie comme courriers à peu près tous les chiens, sans sélections d'espèces; mais les Allemands, qui, eux aussi, les utilisent comme auxiliaires de l'armée, sont mieux partagés que les Français: ils possèdent une race vraiment douée pour l'emploi à tenir, celle des bulldogs de Poméranie, une espèce intelligente, rustique, résistante à la fatigue, facile à dresser et vivant de peu.

Le loulou, c'est ce chien trapu, de petite taille, à la toison épaisse qui l'abrite du froid, à l'œil intelligent et malin, aux oreilles droites et au museau de renard, comme on avait autrefois les conducteurs de diligences, qui volontiers leur confiaient la garde de leurs chevaux, alors qu'ils s'arrêtaient aux cabarets pour boire.

Cette éducation multiple des soldats à quatre pattes est laborieuse, demande de connaissances spéciales, un grand zèle, un grand soin, et aussi une grande douceur, car c'est surtout par la douceur et la persuasion qu'on arrive à dresser le chien, dont l'intelligence se borne surtout à la comparaison, et aussi au souvenir de certains faits répétés, jusqu'à ce que ceux-ci se soient gravés profondément dans sa mémoire.

brés et que ceux-ci, vaincus et en déroute, s'efforcèrent de se retrancher dans leur camp, les épilats romains qui les poursuivirent jusqu'à leurs chariots eurent à lutter non seulement contre les barbares, mais aussi contre leurs femmes et surtout contre leurs chiens.

Ceux-ci, énormes molosses, opposèrent une résistance effroyable, se jetant sur les soldats, qu'ils étranglaient et dévorèrent.

Le combat, sans merci, dura plusieurs heures; l'on dut égorger tous les chiens, jusqu'au dernier, et il y en avait, dit-on, des milliers.

L'usage des chiens, comme guerriers d'attaque, se perpétua d'ailleurs jusqu'au moyen âge, puis Charles-Quint contre François Ier, envoya à son allié, non seulement des troupes d'hommes, mais aussi un contingent de plusieurs centaines de chiens dressés à la guerre—de grands chiens d'espèce danoise, sans doute de la même race que ceux des Ciméres, qui venaient aussi du Jutland—qui furent des ennemis redoutables pour les troupes françaises.

Aujourd'hui, les services qu'on attend du chien dans la tactique militaire moderne sont moindres; ils sont intéressants quand même, parfois aussi utiles et philanthropiques.

Courriers et sentinelles en France et en Allemagne, ils sont ambulanciers en Russie. Là, les grands chiens vont à la recherche des blessés, auxquels ils portent, suspendus à leur cou, la secourable goutte d'eau-de-vie et les banderoles de pansement; on les attelle aussi aux voitures de transport d'ambulances, où leur démarche douce évite les cahots.

Voilà donc que notre brave camarade à quatre pattes va mériter mieux encore que le titre d'ami de l'homme que lui a décerné le naturaliste Buffon, puisqu'il n'est plus seulement notre ami, mais devient aussi notre «compagnon d'armes»!

Sur la route, j'aperçois de nombreuses usines. Le peuple belge est essentiellement industriel. Souvent, dans ces milieux ouvriers, des grèves éclatent, qui prennent, parfois, des proportions inquiétantes, et qui nécessitent l'intervention de la force armée. C'est que le peuple belge, mécontent d'un régime qui n'est pas conforme à ses goûts, qui cherche à mettre un frein à ses aspirations libérales, attend encore des réformes qui assurent au fils du peuple, à l'ouvrier, le droit d'arriver aux charges publiques par le seul mérite du travail et de l'intelligence.

Malheureusement, les réformes sociales ne se font pas aussi facilement qu'on le pense. Et souvent la violence des moyens employés pour les obtenir ne fait qu'en retarder la réalisation. Nous avons, à la Faculté de Paris, un grand nombre d'étudiants belges. Ces jeunes gens, une fois rentrés dans leur pays, ont à cœur d'être les propagateurs des idées nouvelles, qu'ils ont puisées au contact de la population parisienne. Ceux-ci sont les républicains belges, parce qu'il n'y a pas un être humain qui ne soit républicain, après avoir senti battre le cœur de Paris, le cœur de la France.

En Belgique, comme ailleurs, malgré les entraves apportées par les gouvernements monarchiques et autoritaires, l'avenir est à la liberté, parce que les gouvernements passent, et la liberté est immortelle...

A la tombée de la nuit, je suis arrivé à Namur. Je m'informe d'un hôtel et on me conduit à un établissement, moitié auberge, moitié hôtel, qui me rappelle nos auberges françaises de sous-préfectures. Bonne cuisine et bon lit. Après un excellent repas et un bon cigare fumé...

devant un immense verre de bière je regagnai ma chambre, où je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil. Quand je me réveillai, le lendemain, le soleil entra, à grands flots de lumière, dans ma chambre. Namur est une petite ville, calme, monotone, sans ces monuments de curiosité retentissante, qui attirent l'attention, qui provoquent la curiosité du touriste. Pourtant, il ne faut pas regretter d'y être venu. La Belgique, en ce moment même, suscite, dans le monde diplomatique et militaire, trop de commentaires—qui nous tiennent de si près,—pour qu'il n'y ait pas profit à visiter ses situations stratégiques. Namur compte parmi les premières. La citadelle, haut placée, commande une vallée superbe. Construite vers la fin du XVIIe siècle, elle a été agrandie et fortifiée par les Hollandais en 1817.

De l'endroit où je me place, j'aperçois dans une cour, des soldats d'infanterie et d'artillerie qui manœuvrent. La situation est remarquable. Le canon, de cette hauteur, balaya du côté de la France, le pays parcouru par la saumre. Mais les fortifications ne paraissent plus suffire, au gré du génie militaire. On va travailler à les relever. La Belgique veut garantir sa neutralité.

Namur, ai-je dit, est une ville sans caractère. Victor Hugo y trouvant rien à voir, étudiait la physiologie des enseignes. A presque toutes les fenêtres, je remarque des miroirs, dont la glace, tournée vers la rue, réfléchit l'image des passants dans l'appartement.

De Namur à Liège, la nature du pays se transforme. On passe d'une région, surtout agricole, à une région surtout industrielle. La Meuse, que la Sambre a grossie de ses eaux limpides, cotoie la ligne ferrée. On dirait un canal, à ne contempler que la rectitude de ses cours, et la largeur régulière de ses rives. Des villages coquets, des ruines, des châteaux pittoresques, se succèdent et rompent la monotonie d'un paysage un peu froid. Des estaminets en grand nombre.

A mesure qu'on approche de Liège, ce ne sont que bouilleries, hauts fourneaux et usines. Seraing, surtout mérite une mention. L'établissement métallurgique, fondé en 1817, par J. G. Cockfield, compte, paraît-il, parmi les premiers de l'Europe. L'apparence est grandiose, l'activité prodigieuse. Un cadre dit tout: la population ouvrière qui s'est groupée autour de l'établissement atteint 10,000 habitants.

CALEMBOURS.

On demandait à un certain S... quels sont ceux qui ont le plus de peine dans le monde à se faire pardonner qu'ils ont des parents, lorsqu'ils souffrent de la peste? Il répondit: les parents de ceux qui souffrent de la peste.

Après un dîner très bon, on me voyait quitter la prison pour me voir emmener en automobile. Henri IV dit au duc de Sully, qui était avec lui: «Mon ami, il faut que la religion soit bien malade, puisque les médecins l'ont condamnée».

Henri IV, visitant une fois son arsenal, un seigneur lui demanda si l'on pouvait trouver au monde d'aussi bons canons que ceux qu'il voyait là. «Ventre-saint-gris», répondit le roi, «je n'ai jamais trouvé de meilleurs canons que ceux de la messe».

Pour les fibres intermédiaires et les machines mécaniques, l'usine de la Cour d'Arce est postérieurement installée.

BONHEUR PERDU.

Parbleu! Je le sais bien qu'elle me trahissait. Et pourtant ce serait comme une apostasie. Si, romant l'idole aux jours heureux choisis, servit un peu d'émou!

Je le sais bien que tout en elle était moussoué. Mais je l'ai tant aimée, au temps où je l'ai aimée, que dans mes longues nuits, si tristes d'insais, je la revois en songe!

Je sais qu'elle était fautive et se jouait de moi! Mais ce qu'aurait été sa, c'est qu'elle était folle. A se donner pour elle, est qu'à telle folle servit un peu d'émou!

Je sais que j'étais lâche et qu'elle était infamée. Mais comme il était pur, son sourire impudique. Comme il me semblait vrai, son regard si mou!

Et comme elle était femme!

Et ce prince Othon, philosophe, artiste et sociologue, généreux et un peu chimérique; ce souverain débonnaire et intelligent, à l'âme chevaleresque, à l'esprit rêveur, hanté par toutes les grandes illusions de la Pensée spéculative, de l'Art immortel et de l'Amour invincible, n'est-ce pas aussi, dans l'atmosphère de l'Allemagne fantaisiste où se passe l'action de ce délicieux petit roman, un personnage vivant, de haute et frappante vérité, et qui représente vraiment les plus hautes tendances, les traits les plus caractéristiques d'une race dont le monde entier reconnaît toujours l'immortel génie, malgré toutes les luttes et les malentendus historiques; cette race n'est-elle donc pas un monde que Kant et Hegel, Goethe et Richard Wagner.

Amusez-vous sans nous. Madeleine considérait les traits d'un peu fatigué de Mme Kliniska; en dépit de sa pâleur, elle conservait cependant, drapée dans sa longue robe d'intérieur en cachemire blanc, un grand air de jeunesse et une réelle beauté que semblait apprécier vivement le banquier.

Une partie de croquet dans le parc? proposa miss Pole. — Il faut encore trop chaud... un trente et un d'abord.

On se rangea à l'avis de la princesse Rastapp, les jeunes gens disposèrent les tables, distribuèrent les jetons. Madeleine s'assit en choisissant sa place, tournant le dos au jour, en face de miss Pole, auprès de laquelle s'était placé Lucien. Ce simple voisinage suffisait en effet à lui rendre toutes ses angouisses.

Miss Pole avait-elle remarqué l'expression inquiète de son regard? — Peut-être. — Lucien n'en tendait rien, voyait plus que la jeune Américaine, ses mains frémissantes et ce contact qui causait des frémissements dans Madeleine.

Elle levait dans ses yeux, et s'élevait cette fois, à une autre, cette expression si douce, si ardente, qu'elle avait espéré être toujours seule à connaître, ce regard tendrement amoureux, si tendre et ravi en même temps. De ces regards qui semblent sur son visage, non point s'empourprer, mais le faire trembloter. L'altération de sa physionomie n'était sans doute perceptible que pour Madeleine, et elle se refusait à le croire capable d'essayer de faire partager ses sentiments, fussent-ils réels à une jeune fille. Il était pourtant évident qu'une sympathie singulière, un goût très vif l'entraînaient vers miss Anna, et cette certitude angoussait terriblement la jeune femme.

Dans l'attitude de l'Américaine, aucun embarras ne se laissait deviner; elle ne paraissait pas s'apercevoir du trouble de Lucien, mais, en toutes occasions, elle le consultait; lui marquant une déférence dont il devait être d'autant plus heureux qu'elle était moins prodigue de ce genre de flatteries.

Il regardait entre eux—et cela frappait au cœur de Madeleine—une ombre plus facile à sentir, qu'à exprimer, et qui dénotait une plus grande intimité de pensées que les coquetteries les plus provocantes.

Après que le russe, les usages de sa maison avaient conservé le caractère national. Ce fut pour moi une curiosité. J'eus l'honneur d'être admis à sa table. A Saint-Petersbourg, j'avais trouvé un amalgame de mœurs allemandes, françaises et anglaises; chez M. Spiridoff, j'étais tout à fait en Russie. A table,

derrière levait fréquemment vers le jeune homme ses longues paupières, et l'éclaircir yif du regard lui donnait une commotion toujours nouvelle. Et une sensation d'isolement, de détresse, prenait Madeleine.

Que pouvait-elle, que devait-elle faire? Si du moins sa chère grand-mère eût encore été de ce monde, si elle avait pu la consulter, lui demander aide et avis. Mais elle était seule, seule, livrée à ses propres inspirations, et dans cet effondrement de sa tranquillité, de son bonheur, elle se sentait incapable d'une détermination.

Pourtant, dans le vaste hall, la partie de trente et un s'achevait. La comtesse Yermoff, assis en voûte, comptait son gain, à l'aise du comte de Faër, avec lequel elle s'était associée.

Miss Anna venait de prendre sur un guéridon l'ouvrage auquel elle travaillait tout à l'heure.

Monsieur de Creil, comment trouvez-vous ce dessin? — Vous êtes un fée, — Vous le voyez, — Je sais me servir d'une aiguille.

Elle le menaçait du doigt. Excusez-moi ses paroles se rapportaient à quelques taquineries au précédent.

elle se refusait à y croire, s'accusant de folie, préférant donner du témoignage de ses sens, que de l'amour de Lucien. Pourtant, tout en se répétant qu'elle faisait un mauvais rêve, que son mari ne pouvait avoir changé si vite, des larmes pressées coulaient à flots sur son charmant visage, et la physionomie bouleversée de Lucien apparaissait nettement devant ses yeux, ainsi que le sourire provocant de miss Pole.

Enfin, elle parvint à mettre un peu d'ordre dans ses idées troublées et elle arrêta un plan de conduite qui lui parut devoir la sauver. Plus calme, elle entra au chalet et attendit le soir avec impatience.

Chacun étant fatigué, on se retira de bonne heure. C'était l'instant décisif pour Madeleine.

Elle n'hésita pas, et posa ses deux mains sur les épaules de M. de Creil, le regardant fixement, et dit: — Je le crois! il nous faut partir pour Gaudimoulin.

Il tressaillit et balbutia: — Pourquoi donc partir avant nos amis?

Dire ses soupçons, ses craintes, pouvait être imprudent, dangereux même. Madeleine se taisait, éraillant de s'abandonner à son ressentiment, à sa colère, redonnant surtout de prononcer des paroles blessantes, irréparables. Puis, il lui semblait que le regard de Lucien était engagé

à la comprendre et l'obligerait à s'éloigner, s'il sentait véritablement leur bonheur menacé.

Elle ignorait, la naïve Madeleine, que, même chez les meilleurs, la passion rend egoïste et inventif à mentir à soi-même et aux autres. Pourtant, elle reprit un balbutinant: — Je suis un peu fatiguée et l'air de la campagne... — N'est pas meilleur que celui de la mer. — Alors, tu tiens à ne pas partir? fit-elle avec un commencement d'irritation. — Je déteste changer des plans arrêtés d'avance. — Soudain elle parut se calmer, et, très doucement: — Puisque tu m'affirmes que tu ne trouves aucune raison de m'éloigner... restons.

VIEUX SOUVENIRS.

Sur la route, j'aperçois de nombreuses usines. Le peuple belge est essentiellement industriel. Souvent, dans ces milieux ouvriers, des grèves éclatent, qui prennent, parfois, des proportions inquiétantes, et qui nécessitent l'intervention de la force armée. C'est que le peuple belge, mécontent d'un régime qui n'est pas conforme à ses goûts, qui cherche à mettre un frein à ses aspirations libérales, attend encore des réformes qui assurent au fils du peuple, à l'ouvrier, le droit d'arriver aux charges publiques par le seul mérite du travail et de l'intelligence.

Malheureusement, les réformes sociales ne se font pas aussi facilement qu'on le pense. Et souvent la violence des moyens employés pour les obtenir ne fait qu'en retarder la réalisation. Nous avons, à la Faculté de Paris, un grand nombre d'étudiants belges. Ces jeunes gens, une fois rentrés dans leur pays, ont à cœur d'être les propagateurs des idées nouvelles, qu'ils ont puisées au contact de la population parisienne. Ceux-ci sont les républicains belges, parce qu'il n'y a pas un être humain qui ne soit républicain, après avoir senti battre le cœur de Paris, le cœur de la France.

En Belgique, comme ailleurs, malgré les entraves apportées par les gouvernements monarchiques et autoritaires, l'avenir est à la liberté, parce que les gouvernements passent, et la liberté est immortelle...

A la tombée de la nuit, je suis arrivé à Namur. Je m'informe d'un hôtel et on me conduit à un établissement, moitié auberge, moitié hôtel, qui me rappelle nos auberges françaises de sous-préfectures. Bonne cuisine et bon lit. Après un excellent repas et un bon cigare fumé...

elle se refusait à y croire, s'accusant de folie, préférant donner du témoignage de ses sens, que de l'amour de Lucien. Pourtant, tout en se répétant qu'elle faisait un mauvais rêve, que son mari ne pouvait avoir changé si vite, des larmes pressées coulaient à flots sur son charmant visage, et la physionomie bouleversée de Lucien apparaissait nettement devant ses yeux, ainsi que le sourire provocant de miss Pole.

Enfin, elle parvint à mettre un peu d'ordre dans ses idées troublées et elle arrêta un plan de conduite qui lui parut devoir la sauver. Plus calme, elle entra au chalet et attendit le soir avec impatience.

Chacun étant fatigué, on se retira de bonne heure. C'était l'instant décisif pour Madeleine.

Elle n'hésita pas, et posa ses deux mains sur les épaules de M. de Creil, le regardant fixement, et dit: — Je le crois! il nous faut partir pour Gaudimoulin.